

www.e-rara.ch

**Magazin des adolescentes, ou, Dialogues d'une sage gouvernante avec
ses élèves**

LePrince de Beaumont, Jeanne-Marie

Yverdon, 1781

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: Ak BEA 2/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13065>

VIII. Dialogue. Madem. Bonne.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



MAGAZIN

DES

ADOLESCENTES.

VIII. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

LADY *Sensée*, rappelez - nous où nous en sommes restées la dernière fois.

Lady Sensée.

A la définition du bonheur. Vous nous avez dit qu'un cœur heureux étoit celui qui ne desiroit rien, & qui ne craignoit rien.

Madem. Bonne.

Et vous ai-je prouvé que cette définition étoit juste?

Lady Sensée.

Je ne crois pas, ma Bonne.

4 VIII. D I A L O G U E

Madem. Bonne.

En ce cas, Mesdames, il faut l'examiner, selon la méthode que nous nous sommes prescrites; car vous savez bien que nous ne devons croire aucune proposition, à moins que ce ne soit un axiome.

Lady Louise.

Permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un axiome; je n'entends pas bien ce mot.

Madem. Bonne.

Je dois commencer par vous l'expliquer, ainsi que plusieurs autres mots propres aux sciences; vous les trouverez en plusieurs endroits, & faute de les entendre, vous ne pourriez comprendre des choses fort amusantes: de plus, je veux égayer nos leçons, en y mêlant quelquefois un peu de physique; bien peu, mes enfans, car je n'en fais guere; mais je vous ferai part de ce que j'en fais, pour faire ma cour à Lady Violente.

Lady Violente.

Je vous suis bien obligée de votre complaisance; & moi je veux vous faire ma cour aussi, en vous disant que vous avez gagné plus d'à moitié votre gageure.

Madem. Bonne.

Comment, ma chere; vous ne me haïssez donc plus, ni moi, ni mes leçons?

VIII. D I A L O G U E.

5

Lady Violente.

Oh ! je suis bien plus avancée que cela ; car je commence à vous aimer beaucoup : mais je ne veux pas vous interrompre ; dites-nous ce que c'est qu'un axiome ?

Madem. Bonne.

C'est une vérité si claire , qu'on ne peut en douter sans renoncer aux lumieres du bon sens ; une vérité qu'un enfant de quatre ans pourroit comprendre. Voici un axiome : *On ne peut donner ce qu'on n'a pas.* Cela est bien clair. En voici un autre : *Le contraire d'une chose vraie est une chose fausse.* Entendez-vous bien cela, Lady Mary ?

Lady Mary.

A merveille, ma Bonne ; ce gros mot, un *axiome*, m'avoit effrayée, & cependant je vois que cela est la chose du monde la plus facile à comprendre. S'il est vrai que vous soyez dans cette chambre, il n'est pas vrai que vous en soyez absente. Votre présence ici est une vérité, votre absence, qui est le contraire de cette vérité, est un mensonge.

Lady Louise.

Ma Bonne, n'est-ce pas aussi un axiome, que si un principe est vrai, sa conséquence ne peut être fausse ?

Madem. Bonne.

Oui, Madame ; nous l'avons expliqué l'au-

VIII. D I A L O G U E.

tre jour. Voici encore un axiome: *La partie n'est pas si grande que le tout.*

Miss Molly.

Je n'entends pas bien celui-là, ma Bonne.

Lady Charlotte.

Mon Dieu! que vous êtes stupide; ne voyez vous pas que ce morceau de bois qui fait le pied de cette table, en est une partie, & qu'il n'est pas si grand que la table entière; il ne faut Ah! ma Bonne, comme vous me regardez: j'ai fait une sottise, je le vois bien; j'ai brutalisé ma chere *Miss Molly*. Je vous demande excuse, ma chere amie, cela m'a échappé.

Miss Molly.

Il vous échappe toujours comme cela des brusqueries, & vous croyez en être quitte pour demander pardon aux gens.

Madem. Bonne.

Vous me scandalisez, ma chere; faut-il se piquer ainsi, entre bonnes amies? je vous croyois plus d'esprit.

Miss Molly.

Vous ne voyez pas tout, ma Bonne; cela lui arrive dix fois par jour, & à la fin j'en suis ennuyée.

Lady Charlotte.

En vérité, ma Bonne, elle a raison; cependant je pourrois jurer que je n'ai jamais

eu l'intention de la fâcher , c'est mauvaise habitude.

Madem. Bonne.

Vous vous en corrigerez , ma chere , & j'espere que Miss *Molly* se corrigera aussi d'avoir l'esprit mal fait. Venez embrasser votre compagne , ma bonne fille , & si vous êtes sage , vous ferez bien honteuse de ce qui vient de vous arriver ; car cela est très-laid.

Miss Molly.

Je fais bien que vous donnerez toujours raison à Madame , parce que vous l'aimez mieux que moi.

Madem. Bonne.

Venez ici , ma pauvre *Molly* : vous dites que j'aime mieux Lady *Charlotte* que vous , & vous avez raison ; dans ce moment je l'aime plus que vous , parce qu'elle est plus aimable , cela est tout naturel. Mettez-vous à ma place , & voyez si vous ne feriez pas la même chose ? Elle a fait une faute , à la vérité ; mais c'est une faute d'étourderie , elle n'y pensoit pas ; aussi-tôt que je l'en ai fait appercevoir en la regardant , elle en a été bien fâchée , elle vous a demandé pardon. Pesez à cette heure la faute que vous avez faite , & vous verrez qu'elle est bien plus grande que la sienne. Elle vous a dit que vous étiez stupide , il ne tenoit qu'à vous de lui montrer qu'elle se trompoit &

que vous aviez de l'esprit, puisque vous ne vous fâchiez pas de l'injure qu'elle vous disoit: au contraire, vous nous avez fait voir que réellement vous étiez une stupide; car il faut l'être, pour se fâcher mal-à-propos. Ensuite vous l'avez brusquée, vous lui avez répondu une plus grosse injure que celle qu'elle vous avoit dite, & au lieu d'imiter votre mauvais exemple, elle est convenue qu'elle avoit tort; & parce que je lui rends justice, vous me dites aussi des injures à moi; vous prétendez que je suis partiiale, que j'agis par caprice, par fantaisie; que je suis injuste, en un mot. Ne serois-je pas en droit de me fâcher à mon tour, de bouder comme vous, & de conserver de la mauvaise humeur contre vous? Cependant je vous pardonne; pourquoi ne voulez-vous pas pardonner à votre compagne?

Miss Molly.

Oui, ma Bonne, vous avez raison, je suis une impertinente; je vous demande bien pardon & à Lady Charlotte, & je vous prie de n'être pas fâchée contre moi.

Madem. Bonne.

Et pourquoi serois-je fâchée contre vous? Vous ne m'avez pas fait de mal à moi; mais vous vous en êtes fait beaucoup à vous-même: ainsi je suis fâchée à cause de vous,

ma chere enfant ; mais je me console , parce que vous avez reconnu votre faute. N'en parlons plus , & continuons notre leçon.

Vous concevez à présent ce que c'est qu'un axiome , & nous avons dit qu'il ne falloit rien croire que ce qui étoit axiome. Lady Louise a remarqué que la conséquence d'un principe vrai étoit un axiome , & qu'ainsi nous ne pouvions douter que l'homme ne fût créé pour être heureux , parce que cette vérité est une conséquence de celle-ci : *il y a un Dieu infiniment parfait*. Nous avons aussi défini ce que c'étoit que le bonheur , & nous avons dit que c'étoit un état où l'homme ne craignoit rien , & où il ne desiroit rien ; mais nous n'avons pas prouvé cela. Nous allons voir si nous pourrons le prouver..... Voyons, Lady Spirituelle, si vous n'avez pas été heureuse, ce qui vous a empêché de l'être ?

Lady Spirituelle.

Je ne suis pas fort malheureuse à présent, ma Bonne ; mais avant de vous connoître, je l'étois beaucoup, parce que je souhaitois passionnément d'être louée, estimée, & que je m'appercevois fort souvent que tout le monde me haïssoit & me méprisoit. A présent je souhaite encore un peu les louanges, mais pas beaucoup ; ainsi je n'ai que de petits chagrins, quand on ne me loue pas ; mais

j'ai quelqu'autre chose qui me tourmente beaucoup. C'est le desir d'être plus âgée, pour aller aux assemblées, au bal & à la comédie. Je pleure quelquefois toute seule, quand Maman parle d'une belle tragédie où elle a été, & je dis: quand est-ce que je ferai la maîtresse d'y aller tous les jours?

Madem. Bonne.

Vous étiez donc parfaitement contente l'autre semaine, où vous avez été à la comédie?

Lady Spirituelle.

Non, ma Bonne; j'étois contente à la vérité d'y être; mais je trouvois que la comédie étoit trop courte, & je m'affligeois de ce que je ne pourrois pas y aller le lendemain, & quand le lendemain fut venu, j'étois d'un ennui, d'une tristesse si grande, que tout ce que je faisois me déplaçoit.

Madem. Bonne.

Et si votre chere mere vous menoit tous les jours à la comédie, croyez-vous que vous seriez parfaitement contente?

Lady Spirituelle.

J'ai bien d'autres desirs, ma Bonne; je foudraierois encore d'aller au bal, à Waux-Hall; en un mot, j'ai tant de desirs, que quand l'un est satisfait, l'autre recommence à me tourmenter.

Madem. Bonne.

Etiez-vous comme Lady Spirituelle, à son âge, Lady Louise ?

Lady Louise.

Précisément, ma Bonne ; je croyois que je serois parfaitement heureuse, lorsque je suivrois Milady par-tout.

Madem. Bonne.

Et apparemment vous êtes très-heureuse à présent, que vos desirs sont accomplis ?

Lady Louise.

Il s'en faut de beaucoup, ma Bonne ; il arrive souvent que ces choses que j'ai tant souhaitées m'ennuyent ; & il en est d'autres que je ne puis avoir, que je desire beaucoup.

Madem. Bonne.

Me direz-vous bien, Madame, si vous êtes malheureuse de ce que vous n'êtes pas reine d'Angleterre ?

Lady Louise.

Non, ma Bonne ; car je n'ai jamais souhaité de la devenir.

Madem. Bonne.

Et ne vous trouvez-vous pas malheureuse, de n'avoir pas une robe toute brodée de diamans ?

Lady Louise.

Non, je n'en ai jamais tant désiré ; mais, je vous avoue que ma belle-sœur a une ai-

grette qui me plaît infiniment, & que cette malheureuse aigrette me trotte dans la tête & me cause un vrai chagrin, parce que je n'en puis avoir une pareille.

Madem. Bonne.

Remarquez bien, Mesdames, que ce ne sont point les choses qui sont dans le monde, qui causent vos chagrins, mais les desirs qui sont dans votre cœur. Vous n'avez pas plus besoin de l'aigrette de diamans de Madame votre belle-sœur, que de tous les diamans de la ville de Londres; pourquoi est-ce que celle-là vous donne de l'inquiétude, & que les autres vous laissent tranquille? c'est que vous vous êtes avisée de souhaiter la première, & que vous n'avez jamais pensé à desirer les seconds, non plus que la couronne d'Angleterre. Pour vous rendre contente, il ne s'agit pas de vous donner cette aigrette, dont vous n'avez pas besoin, & dont vous ne vous soucieriez guère quand vous l'auriez: il est question d'ôter ce desir de votre cœur, c'est lui seul qui le tourmente.

Lady Lucie.

Permettez-moi de faire une supposition, ma Bonne: si nos desirs nous tourmentent, parce que nous ne pouvons pas les accomplir, un homme feroit donc parfaitement heureux si, à mesure qu'il souhaite quelque

chose , il pouvoit l'obtenir. Le voilà maître de tout ce qui est au monde , que pourroit-il desirer davantage ?

Madem. Bonne.

Alexandre, qui étoit un prince fort ambitieux , comptoit conquérir le monde entier : vous croyez peut-être que cette espérance remplissoit ses desirs : oh ! que non , Mesdames ; il s'amusoit à s'affliger que le monde étoit trop petit , & souhaitoit qu'il y en eût d'autres , pour les conquérir ensuite. Je suppose pourtant que cet homme n'eût plus rien à souhaiter ; il s'ennuyeroit de l'oïfiveté de son cœur , & d'ailleurs il seroit tourmenté par la crainte de les perdre.

Lady Louise.

Voici une contradiction , ma Bonne. Vous dites que ce sont nos desirs qui sont nos malheurs. Vous dites aussi qu'un homme qui n'auroit pas de desirs , s'ennuyeroit de n'avoir rien à desirer : ainsi l'homme qui desire & l'homme qui ne desire pas , seront également malheureux. Il n'est donc pas vrai que l'homme soit créé pour le bonheur , & qu'il puisse devenir heureux.

Madem. Bonne.

Voilà ce qui s'appelle raisonner juste , Madame ; voyons si je pourrai me tirer de ce mauvais pas.

Il n'est pas question d'abord de douter

d'un axiome, cela seroit ridicule. Il est bien décidé que l'homme est fait pour être heureux ; cette vérité est la conséquence de celle-ci : *il y a un Dieu infiniment parfait*. Ce sont donc mes autres propositions qu'il faut examiner.

J'ai dit que ce sont nos desirs qui nous empêchoient d'être heureux, & je le répète, parce qu'il n'est pas possible que nous obtenions tous les objets de nos desirs.

Je dis encore que, quand nous pourrions remplir tous nos desirs, nous ne serions pas heureux, parce que notre cœur s'ennuyeroit de n'avoir rien à souhaiter. S'il s'ennuyoit de n'avoir rien à souhaiter, c'est parce qu'il lui manqueroit quelque chose qu'il voudroit connoître pour le souhaiter ensuite, parce qu'il n'est pas content de ce qu'il a.

Lady Lucie.

Cela est clair ; s'il étoit content de ce qu'il possède, il ne chercheroit pas à souhaiter quelque chose. Je commence à en deviner la raison, ma Bonne ; n'est-ce point que le cœur de l'homme est si grand que, quand on rassembleroit tous les biens du monde, il n'y en auroit pas assez pour le remplir. Il me semble que mon cœur est comme un enfant qui pleure pour avoir tout ce qu'il voit : on lui donne une chose, il la prend avec

avidité, la regarde, la tourne de tous côtés, ensuite la jette à terre avec dédain, & recommence à pleurer pour en avoir une autre, dont ensuite il ne fait pas plus de cas.

Madem. Bonne.

Cette comparaison est excellente, ma chere; voilà l'image de notre cœur.

Lady Louise.

Je ne vois que Dieu, qui soit plus grand que notre cœur, puisque notre cœur est plus grand que l'univers entier.

Madem. Bonne.

Aussi n'y a-t-il que Dieu, qui puisse nous rendre parfaitement heureuses dans l'éternité, & dont la possession puisse commencer notre bonheur dès cette vie.

Lady Tempête.

Mais comment peut-on posséder Dieu dans cette vie ?

Madem. Bonne.

Pour que Dieu puisse remplir votre cœur, il faut commencer par le vider de tout ce qui y est. Il faut en chasser l'ambition, l'orgueil, l'avarice & toutes les autres passions qui l'embarrassent, & qui empêchent Dieu de s'y placer; en chassant toutes les passions déréglées qui produisent tous les desirs déréglés, vous chasserez tous les obstacles au bonheur. De tout ceci il faut conclure que ma définition du bonheur n'étoit pas juste;

& ainsi il faut la réformer encore une fois,
& dire :

Le bonheur est un état dans lequel le cœur ne forme aucun desir qu'il ne soit en état de satisfaire, sans craindre le dégoût.

Lady Lucie.

J'aurois juré que l'autre définition du bonheur étoit la véritable, & cependant elle ne l'étoit pas. Je conçois actuellement combien il est nécessaire d'examiner les choses qui paroissent les plus sûres, & il n'y a rien qui me donne plus de plaisir que de penser que je pourrai être sûre de trouver la vérité.

Madem. Bonne.

La vérité est la nourriture de l'esprit, & les plaisirs qu'on trouve en la découvrant, surpassent infiniment ceux qu'on recherche dans les puériles amusemens du monde; vous en ferez l'expérience un jour, ma chere, & vous ferez bien surprise d'avoir pu perdre votre tems à des inutilités, pendant que vous aviez sous vos mains une récréation si digne d'une créature raisonnable. Mais notre leçon a été bien sérieuse, il faut l'égayer un peu. *Lady Tempête*, racontez-nous, je vous prie, ce que vous avez traduit hier de l'Adventurer.

Lady Tempête.

Mesdames, c'est un homme qui conte son histoire lui-même; ainsi je le ferai parler.

Jo

Je suis né dans une province d'Angleterre ; éloignée de cent cinquante milles de la capitale. Je restai maître à vingt ans d'une fortune honnête, & je pensai aussi-tôt à me marier : je trouvai une femme de ma condition, de mon caractère, & qui avoit une fortune égale à la mienne : elle m'a donné trois enfans que j'aime beaucoup, & au milieu de ma petite famille, je me trouvai plus heureux qu'un roi. J'avois une bonne bibliothèque, & je passois à lire tout le tems où je n'étois point avec ma femme & mes enfans. Quoique j'aye du goût pour toutes sortes de lectures en général, j'en avois un particulier pour la poésie, sur-tout pour la dramatique. Je me passionnois à la lecture des tragédies de *Shakespear*, je les relisois sans cesse, & je pensois quelquefois que les personnes qui vivoient à Londres étoient fort heureuses, parce qu'elles pouvoient aller quelquefois aux spectacles où l'on représentoit de si belles choses. Cette pensée, qui me revenoit fort souvent, devint un desir, & même un desir violent ; or toutes les fois qu'on a un desir violent qu'on ne peut satisfaire, on n'est plus en état de goûter les plaisirs qu'on a sous sa main ; tout devient insipide : je me trouvai fort misérable. Il est vrai que j'étois le maître d'aller à Londres, personne ne m'en eût empêché ; mais en vé-

rité, ma raison s'opposoit à ce voyage, & j'aurois été honteux de faire cent cinquante milles, seulement pour voir jouer la comédie. Je souffris mon mal pendant deux ans, & tout le monde me trouvoit méconnoissable, tant j'étois devenu mélancolique & rêveur. Au bout de ce tems, j'appris qu'une de mes tantes étoit morte à Londres, qu'elle m'avoit fait son héritier, & qu'il étoit nécessaire que j'y fîsse un voyage, pour arranger les affaires de cette succession. Je sentis une joie inexprimable, en recevant cette nouvelle, ce qui surprit tout le monde: on savoit que j'avois été désintéressé jusqu'alors, & on ne pouvoit comprendre pourquoi une augmentation de fortune pouvoit me transporter à un tel point. Je sentis un vrai chagrin d'être pris pour un avare: cependant je ne pus me résoudre à déclarer le vrai motif de ma joie; car, comme dit fort bien un auteur françois, nous sommes plus jaloux de notre esprit que de nos mœurs, & nous aimons mieux passer pour vicieux que pour ridicules. Cela m'arriva du moins dans cette occasion. Je laissai penser tout ce qu'on voulut; je ne m'occupai qu'à presser mon départ. A peine laissai-je à ma femme le loisir d'arranger quelques chemises dans un porte-manteau, & quoique j'aimasse tendrement ma famille, je ne m'aperçus pas

des pleurs qu'elle répandit en me voyant monter à cheval. Je courus jour & nuit, & je ne vis rien de tout ce qui étoit sur la route ; je n'étois occupé que du spectacle que j'allois voir , & tout en descendant de cheval, je demandai au maître de l'auberge , à quelle heure on ouvroit la salle de la comédie. A cinq heures, me répondit-il : il n'en est encore qu'onze, ainsi vous avez six heures à vous tranquilliser. Bourreau, dis-je en moi-même , cet animal-là parle de six heures comme de six minutes, & croit qu'on n'a d'autre affaire que de se tranquilliser. Je crois que j'aurois pu battre cet homme ; il me sembloit que c'étoit lui qui étoit la cause qu'on ouvroit cette porte si tard. Il fallut pourtant en revenir à suivre son conseil ; je dinai avec autant de précipitation que si l'on n'eût attendu que moi pour commencer. Mon impatience augmentoit, à mesure que le tems avançoit, & je dis des injures à un barbier que j'avois envoyé chercher pour me raser, lui répétant à tout moment qu'il me feroit manquer l'ouverture ; je regardois ma montre à chaque minute, ne pouvant me persuader que la lenteur avec laquelle elle alloit, fût naturelle. Enfin, je fis toutes les actions d'un extravagant , & je laissai tous les gens de la maison très-persuadés que j'avois le cerveau fêlé. Je me ren-

dis à la comédie à quatre heures justes, & comme elle ne s'ouvrit qu'à cinq, j'eus tout le tems de ronger mon frein, en me promenant en long & en large. Je pestois alors de bon cœur contre le portier, croyant fermement que c'étoit exprès qu'il venoit plus tard qu'à l'ordinaire. Cette porte s'ouvrit pourtant à la fin; j'entre, ou plutôt je me précipite; mais il fallut malgré moi ralentir ma marche; il n'y avoit point encore de lumière, & je courois risque de me casser le col; car on ne voit absolument rien, quand on passe du grand jour dans un lieu obscur. Au bout de quelques minutes, je recouvrai la vue, & je jetai des yeux avides sur le lieu où j'avois tant souhaité de me trouver. Je m'occupai, en attendant la piece, à chercher la place la plus favorable pour voir plus à mon aise. Je crois que j'en changeai bien vingt fois, je ne me fixai que par lassitude. Pendant ce tems, le public s'assembloit & paroissoit partager mon impatience. Les uns l'exprimoient par des cris, les autres en frappant les bancs avec leurs bâtons; quelques-uns siffoient; on piétinoit dans un autre lieu. En un mot, tous ensemble faisoient un bruit si étourdissant & si désagréable, que si je n'eusse eu qu'un desir médiocre de voir la piece, je me serois sauvé. Enfin le moment où elle devoit com-

mencer arrive, & dans l'instant qu'on leve la toile, ne voilà-t-il pas qu'un homme d'une taille démesurée vint se placer devant moi. Comme il me passoit de toute la tête, il ne me resta d'autre moyen de voir, que celui de me pencher de côté; c'étoit bien la peine de venir de si bonne heure, & d'avoir tant changé de place. Je ne sentis pourtant cette incommodité que bien peu; l'acteur venoit d'ouvrir la scene; mon ame étoit passée dans mes yeux & dans mes oreilles; toutes mes autres facultés étoient presqu'anéanties.

Je ne revins à moi qu'à la fin du premier acte. Ce fut alors que je me demandai compte du plaisir que j'avois goûté. Il étoit grand, à la vérité; mais il n'étoit pas comparable à celui que j'avois espéré. Ce mécompte produisit le dégoût, & ce dégoût me laissa assez de sang froid pour examiner la piece & en remarquer les défauts. Il y en avoit beaucoup, en sorte que je murmurai contre l'auteur, les acteurs, le décorateur & le tailleur; aucun n'avoit, ce me sembloit, atteint la perfection où il pouvoit aller pour rendre le spectacle accompli.

La petite piece amena d'autres désagréments. C'étoit une pantomime fort jolie, à la vérité, mais dont le sujet, à ce qu'on en pouvoit juger par les gestes des acteurs, étoit fort malhonnête. J'aurois pourtant voulu

y donner toute mon attention ; mais comme elle faisoit naître chez moi quantité de mauvaises pensées , & que je ne voulois pas me damner en m'y arrêtant , je n'étois occupé qu'à les rejeter ; en sorte que je ne vis pas la moitié de cette pantomime , où ma conscience me forçoit de fermer les yeux à tout moment. Elle finit , & je regagnai tristement mon auberge. Il m'étoit arrivé mille fois de me trouver seul sans ennui ; mais au sortir de cette cohue , ma chambre me parut un vrai désert que je trouvai insupportable. Au milieu de ma mauvaise humeur , je fis la réflexion suivante.

Mon histoire n'est-elle pas celle de la plupart des humains ? Une jeune personne , à l'âge de quatorze ou quinze ans , entend parler de la comédie du monde , elle brûle d'envie d'assister au spectacle , & tâche d'en avancer le moment. Elle arrive enfin dans les assemblées. Quelle attention ! quels soins , pour se procurer une bonne place , pour voir & être vue de la manière la plus propre à flatter sa vanité ! Mais lorsqu'elle croit avoir réussi à trouver une telle place , il arrive une personne plus grande qu'elle , c'est-à-dire , plus belle , mieux faite , plus spirituelle , qui possède plus de talens ; elle s'empare de tous les regards , fixe tous les yeux , la cache ; & pour être vue seulement de côté , dans les

lieux où se rencontre cette dangereuse rivale, il faut se donner la torture, & être dans la posture la plus gênée pour parvenir du moins à partager l'admiration & les regards. Quelque dure que soit la contrainte que s'impose une jeune personne dans une pareille occasion, elle s'en console & la supporte, par l'espoir du plaisir qu'elle attend. Quels sont sa surprise & son chagrin ! Ce plaisir ne répond pas à ce qu'elle attendoit ; elle n'en trouve pas la moitié, le quart de ce qu'elle s'étoit promis ; elle s'en afflige & commence à se dégoûter d'un monde qui exige tant, & qui donne si peu ; mais trop souvent ce dégoût ne produit point le goût de la retraite, & n'aboutit qu'à causer de la mauvaise humeur, par la connoissance des défauts de la piece & de ceux qui la jouent, c'est-à-dire, par les accidens de la vie, la mauvaise foi des personnes indifférentes, l'ingratitude des amis. On est trompé d'un côté, trompé de l'autre. On est forcé de partager la peine de celui-ci, de souffrir l'injustice de celui-là ; mais ce n'est pas encore tout. Cette comédie, ou pantomime du monde, qui n'est guere amusante, est scandaleuse : tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, porte au mal. Celui qui a la crainte du Seigneur, appréhende de se salir au milieu de ces ordures ; il faut toujours résister, combattre : ici il faut ser-

mer les oreilles, là les yeux, presque toujours retenir sa langue; quelle pitié ! Enfin la piece finit la nuit, c'est-à-dire, la vieilleffe arrive : que reste-t-il du spectacle ? Peu de plaisir, beaucoup d'ennui, des desirs inutiles, des remords cuisans. Heureux ceux, qui, comme moi, rebutés de la premiere représentation, prennent leur parti de bonne grace & suivent mon exemple ! Je ne fus pas tenté de retourner à la comédie, & ayant chargé quelqu'un de mes affaires, je repris dès le lendemain le chemin de chez moi, que je fis avec autant de promptitude, & où j'arrivai avec autant de joie, que j'en avois eu à en sortir.

Lady Lucie.

Ma Bonne, avouez que cette histoire est la mienne; j'ai grande envie de suivre l'exemple de cet homme, & de quitter à la premiere représentation.

Madem. Bonne.

Doucement, Mademoiselle. La paresse s'habille quelquefois en dégoût du monde; ceci demande des réflexions; nous les ferons ensemble la premiere fois que nous nous verrons en particulier.

Miss Sophie.

Est-ce que vous voyez quelquefois ces Dames en particulier, ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Pourquoi me faites-vous cette question, ma chere?

Miss Sophie.

C'est qu'il y a quelques jours que je meurs d'envie de vous parler toute seule, & je n'osois vous demander cette grace.

Madem. Bonne.

J'ai presque envie de me fâcher, ma chere. Oubliez-vous que je suis votre amie, & que vous devez en agir librement avec moi? Pourquoi vous servez-vous de ce mot, je n'ose, il ne convient point entre amies? Dites-moi toujours sans façon ce que vous souhaitez; & quand je ne pourrai pas le faire, je vous dirai sincèrement les raisons qui m'en empêcheront. Mettez-vous bien une fois dans l'esprit, Mesdames, que je n'ai pas de plus grand plaisir dans le monde que celui de vous obliger, quand vous êtes bonnes. Retenez bien cela, Miss Sophie, & venez de bonne heure la premiere fois; je vous écouterai de tout mon cœur.